

Jacqueline Piguet-Koechlin

---

# ALLEMAGNE 1948

CAUX  
DOC

Ce texte paraît simultanément, avec des photos d'archives, dans la revue *Les Saisons d'Alsace* sous le titre *Allemagne, année zéro* (Strasbourg, décembre 2004)

CAUX EDITION, CH-1824 Caux (Suisse)

ISBN 2-88037-038-6

© Jacqueline Piguet-Koechlin

*Impression : Multicopy, Vevey et Montreux*

Dès 1945, l'urgence de redonner à l'Allemagne de l'après-nazisme des valeurs morales et spirituelles était prioritaire pour Frank Buchman, fondateur du programme alors connu sous le nom de Réarmement moral. En accord avec les autorités des pays occupants, il invita aux rencontres de Caux, en Suisse, des dirigeants des différents Länder. En octobre 1948, les gouvernements de Bavière, de Rhénanie-Westphalie et de Bade-Wurtemberg lui demandèrent d'amener une équipe internationale et la revue musicale La Bonne Route, créée à Caux pour faire connaître à l'Europe d'après-guerre l'héritage et les valeurs de la démocratie. Enthousiasmés par la possibilité de participer à ce projet, une centaine de jeunes des divers pays européens, mais aussi d'Asie et d'Amérique, s'enrôlèrent pour le mettre en œuvre.

Jacqueline Pignet-Koechlin a retrouvé dans les archives familiales les lettres d'octobre 1948 qu'elle écrivit en traversant l'Allemagne en ruines. Née à Mulhouse en 1929, expulsée d'Alsace avec sa famille en octobre 1940, elle a passé les années de guerre à Lille. En été 1948, elle participait au programme de Caux quand La Bonne Route fut créée.

## **Entre Ulm et Munich**

Samedi 9 octobre

Nous avons traversé la ville, ruines après ruines. L'herbe et les buissons poussent entre les pierres des maisons abandonnées.

Quelques figures mornes. Nous débouchons sur la place face à la cathédrale, droite, haute, seule dans la ville écrasée. La foule massée tout autour nous attend. Quand nos autocars s'arrêtent, les cloches se mettent à sonner, puis, sur un balcon au-dessus du porche, des trompettes entonnent un vieux cantique.

Nous sommes entrés et avons traversé toute la cathédrale sous un tonnerre d'orgues. C'était Bach bien sûr qui nous accueillait.

Le maire d'Ulm nous a souhaité la bienvenue, disant quelle fierté sa ville avait d'être la première à recevoir dans l'après-guerre une mission internationale de bonne volonté. Quelques uns d'entre nous ont alors dit ce que représentait pour eux cette prise de contact avec l'Allemagne : un Japonais, une Française, un Américain, des Norvégiens. Notre chorale a exécuté plusieurs chants de notre revue musicale avec le chant-thème *La Bonne Route et Cœurs nouveaux, hommes nouveaux, tout peut changer*

Je voyais à droite devant moi des rangées d'Allemands tendus vers ceux qui parlaient et on sentait que plusieurs luttait pour ne pas fondre en

larmes, ici dans la cathédrale, larmes de souffrances longuement accumulées et larmes d'un petit rayon d'espoir qui perce.

Nous sommes sortis avec des deux côtés la foule silencieuse, bouleversée.

Réception ensuite dans une vieille salle voûtée, le Ratskeller. Puis retraversée d'une ville qui me paraît différente, comme réveillée, la foule massée sur les trottoirs criant au revoir et merci

Nous sommes maintenant sur une magnifique autostrade qui nous amènera à Munich. Notre chauffeur yodle dans son micro. L'amie Liz accorde son violon et je fais mieux de boucler ma machine à écrire. La lune et les étoiles se sont levées.

### **Autocar n°3, entre Munich et Stuttgart**

Mercredi 13 octobre

Arrivée à Munich samedi dans la nuit. Au clair de lune nous n'avons vu que des rues, des rues mortes. Beaucoup de façades sont encore debout, mais il n'y a rien derrière et les trous noirs des fenêtres sont comme autant d'yeux crevés. Alors que défilent ruines et ruines encore, une voix en moi supplie : assez, assez. Une autre lui fait écho : c'est ce que vous avez voulu, c'est ce que vous avez fait, ce que tu as fait. Alsacienne, sous l'occupation j'ai voulu que l'Allemagne ait sa part de souffrances. Quand je me suis jointe à l'aventure de cette tournée, renonçant ainsi à une année d'études, je croyais honorable de donner de moi-même à l'ennemi vaincu. Mais je ne savais pas, je n'imaginai pas une telle souffrance. J'ai pleuré cette nuit.

Munich est détruite à 45%, mais la population est la même qu'avant la guerre. Logés dans des pensions ou des baraquements militaires, nous avons vu cette population démunie venir à nous avec des fleurs, quelques pommes, des petits gâteaux secs faits exprès pour nous.

Nos représentations étaient données dans un théâtre entièrement reconstruit depuis 1945. La tradition artistique de la ville a perduré à travers la tragédie et le théâtre fait partie intégrante de la vie de chacun : c'est le premier bâtiment qui a été reconstruit, le seul endroit de la ville où il y ait de l'eau courante chaude et froide. Tout le personnel du théâtre donne l'impression de travailler avec enthousiasme.

Lundi, nous nous sommes levés à 5 heures et avons travaillé presque toute la journée dans le théâtre pour préparer la représentation. Nous avons pris du temps aussi pour repenser le message de la « scène des jeunes » à la lumière de ce que nous avons vu depuis notre entrée en Allemagne. Comment ne pas ramener les gens à ce qui s'est passé pendant la guerre, les bombardements, les souffrances, mais ouvrir le cœur à l'avenir.

Dans l'après-midi, nous avons été reçus à la mairie, qui n'a pas été trop abîmée : magnifiques salles anciennes, boiserie sculptées, grilles et rampes d'escalier en fer forgé. Le maire et le vice-président de la Jeunesse bavaroise nous ont parlé, mais je n'ai pas compris ce qu'ils ont dit. C'était très long. Puis notre chorale a chanté.

Que dire des représentations elles-mêmes ? On ne peut pas raconter le contact électrique qui s'établit pendant la pièce entre la scène et le public, en dépit du fait que la presque totalité de la revue est en anglais. On ne peut pas raconter non plus les applaudissements sans fin qui disent merci, réponse vivante des spectateurs et leur seule façon de dire qu'ils ont compris. Plus éloquents même, il y a ces longs silences, quelquefois après un chant, avant que les applaudissements ne se déchaînent. Et il faut avoir vu, une fois le rideau définitivement immobile, la foule qui envahit le plateau et les coulisses pour parler à la troupe, conversations qui se prolongent bien après minuit.

A la fin de la « première », le ministre-président de Bavière Hans Ehard s'est levé dans sa loge et a dit : « Cette pièce nous a montré ce qui doit être, ce qui

peut être, ce qui va être, ou bien nous perdons notre dernière chance d'une paix durable, d'une réconciliation entre les nations. » Aussitôt après le chef de l'opposition au Parlement bavarois Wilhelm Högner, de sa place au parterre, a dit sa volonté de travailler dans le même sens.

## **En partant de Stuttgart**

Vendredi 15 octobre

Impression étrange à notre arrivée mercredi soir de longer des rues éclairées où il ne reste que des rez-de-chaussée recrépis sur lesquels on a rajouté un toit provisoire. Avec quatre cent cinquante mille habitants, la ville est surpeuplée, aussi bien à cause des destructions (75 % des bâtiments à l'intérieur de la cité) qu'à cause de l'afflux de réfugiés venus de l'est.

Les travaux de déblaiement et de reconstruction sont plus avancés que partout ailleurs et se font principalement sur initiatives privées. La population a l'air plus active et vivante qu'à Munich. On sent partout la volonté de réalisations pratiques et rapides. Cela se traduit dans les travaux publics, mais aussi dans la façon, par exemple, dont les journaux et la radio ont réagi à notre arrivée – ou plutôt avant notre arrivée ! Ce fut toute une aventure. A mi-chemin entre Munich et Stuttgart, en pleine campagne, notre autocar s'est brusquement arrêté. Deux minutes plus tard, sans qu'on sache comment, nous nous retrouvions en cercle au milieu de la route et quelqu'un nous posait, en allemand, des questions que nous comprenions à moitié tandis qu'un micro agressif se balançait devant nous. C'était Radio-Stuttgart.

La plus grande partie de la troupe s'est trouvée logée dans le camp militaire américain à quelques kilomètres de la ville. Nous avons fait ce chemin de nuit dans nos autocars. La route passait d'abord sur une des collines qui entourent Stuttgart et, longeant

la cité éclairée, nous croyions voir en-dessous de nous un ciel étoilé. Puis c'étaient les forêts et d'interminables champs de choux (détail que nous avons découvert le lendemain matin). Nos baraques militaires étaient tout à fait confortables : chaleur torride et deux robinets d'eau chaude pour cent personnes. Nous avons dîné dans le réfectoire aux murs décorés de fresques aux tons suaves allant de la statue de la Liberté au château de Chillon.

Le lendemain matin aux aurores, nous avons débarqué au théâtre, où nous avons travaillé dur pour préparer la représentation du soir. Théâtre à peu près intact et très bien équipé. En traversant le centre de la ville dans la journée, je me croyais de retour à Lille sous l'occupation. Même atmosphère, mêmes regards, mêmes queues devant un magasin qui affiche un arrivage de chaussures à semelles de bois. Des gamins ramassent les mégots sous les pas des soldats.

Mais, sur la place du vieux Palais, changement d'impression. La foule est massée autour de grands placards de photos qui parlent d'une Allemagne différente. La troupe de *La Bonne Route* avec la variété des costumes de tous pays, avec la joie de tous ces visages, est comme un vent qui balaye la poussière et les décombres. Un vieil ouvrier était là, qui a longuement regardé les panneaux. Il n'a rien dit, mais il a sorti de sa poche un morceau de pain noir et a insisté pour le faire accepter par un de nos photographes.

Stuttgart, c'est aussi cette toute vieille femme, misérablement vêtue, qui est venue après la dernière représentation nous demander à quelle heure nous

partirions, parce qu'elle voulait nous donner quelque chose. Elle était là le lendemain matin avant huit heures et nous a remis une enveloppe en disant merci. Dedans un mot et cent marks « pour apporter de l'espoir plus loin ».

## **Entre Baden-Baden et Frankfurt**

Samedi 16 octobre

Nous pensions avoir fait le plein d'émotion et de chaleur humaine quand nous sommes repartis, samedi matin, pour une destination-surprise, Freudenstadt. Site ravissant dans les collines qui annoncent la Forêt Noire. Mais au centre ville, il n'y a plus rien, rien que deux églises en voie de reconstruction.

La propriétaire de l'hôtel où nous avons débarqué, à 11 heures, avait veillé toute la nuit pour nous préparer des brioches. Il y avait même du vrai café ! Nous avons eu autour d'elle et de Frank une réunion de famille incroyable – et nous étions pourtant plus de deux cents ! Frank nous a raconté qu'il était en séjour dans cet hôtel, il y a dix ans, quand il avait ressenti pour la première fois l'appel à un réarmement moral pour le monde. Dix ans plus tard, c'est avec une équipe de 250 personnes d'une vingtaine de pays qu'il revient. Nous avons chanté notre joie en entonnant tous les chants que nous pouvions.

Puis nous sommes tous allés nous promener sur la colline, derrière l'hôtel, où Frank marchait quand il avait eu cette inspiration. Imaginez cette foule montant dans les arbres, l'herbe éclairée de fleurs, et un ciel bleu, doux et brillant.

J'ai tout à coup compris, en me retournant vers la plaine, que c'était cela l'Allemagne. Pas une idée, pas un problème, mais des hommes, des femmes, des enfants qui s'amuse, se disputent, vont à l'école. L'Allemagne, des champs labourés, des villages dans

les collines, des couleurs d'automne, des feuilles dorées par terre, qui craquent sous les pieds, et du vent qui chante dans les oreilles et fait danser les cheveux. L'Allemagne n'est pas une idée, elle vit, et ce n'est pas avec une idée qu'on pourra construire une unité entre elle et la France. C'est avec du vivant, et le vivant c'est le changement, changement chaque jour en moi, en nous. Le changement, n'est-ce pas que 250 personnes aient abandonné leur travail, leurs études, leur vie de famille, pour aller à la rencontre des Allemands ?

Nous voilà repartis, route cahotante toute en virages à travers la Forêt Noire, des rochers, des sapins. Ici et là un village. Tout à coup des cloches carillonnent : c'est un mariage sur la place de l'église. Mais je n'en ai pas vu plus car, délaissant pour une fois ma brave Hermès-Baby, j'ai dormi à poings fermés, enfouie sous ma couverture.

Quelques minutes d'arrêt à Baden-Baden dans un magnifique boulevard d'hôtels et de grandes villas. Juste le temps d'ingurgiter un peu de soupe et de respirer une bouffée d'air importé de France : quelques képis sympathiques et des galons dorés. Des écrivains en français parlent de république... et puis voilà, on reprend la route.

## **Bad-Homburg**

Lundi 18 octobre

Avant d'arriver à Frankfurt, samedi, nous avons rencontré une petite escouade de jeeps qui nous attendaient pour nous montrer le chemin jusqu'au mess des officiers, le Casino. Nous avons trouvé la même ambiance qu'à notre arrivée à Munich, tout comme dans l'hôtel où nous logeons à Bad-Homburg, à une trentaine de kilomètres de Frankfurt. Le général commandant la ville a mis à notre disposition des camions militaires (exquis paniers à salade) et a lui-même pris les mesures nécessaires pour faciliter notre séjour : logement, blanchissage, nourriture.

C'est donc précédés de nos jeeps – chauffeurs avec guêtres et gants blancs impeccables s'il vous plaît – que nous traversons et retraversons Frankfurt. Et un malaise nous gagne face à cette ville qui a dû être très belle avec ses larges boulevards, mais où les seuls immeubles encore debout que j'ai vus sont occupés par les Américains. Partout des uniformes, des autos américaines étincelantes, des écriteaux en anglais, des « Entrée interdite aux Allemands ». On comprend l'angoisse vue dans les yeux de tous ces jeunes rencontrés après les représentations lorsqu'ils nous disent : « Mais qu'est-ce-qu'on peut faire ? Nous n'avons rien. Nous sommes en territoire occupé. »

C'est le génie américain qui a construit pour nous une scène dans une salle de bal, au Palmengarten, un des seuls bâtiments intacts au centre. Bien entendu il n'y avait pas l'ombre de coulisses. Aussi avons-nous été obligés d'envoyer en éclaireur un de nos machinistes (qui incidemment se destinait à la

philosophie avant de manier marteaux et poulies pour *La Bonne Route*). Avec l'aide de deux artisans allemands et des troupes de génie de l'armée américaine, il avait eu deux jours pour aménager les lieux. Il restait encore beaucoup à faire quand sont arrivés nos camions de matériel : treize heures d'affilée de travail acharné pour notre équipe, et les derniers projecteurs étaient installés peu après 15 heures. A 15 h 30, le rideau s'est levé sur le premier tableau de la revue.

Jamais les changements de décors n'avaient été aussi difficiles, mais chacun a donné son maximum et tout s'est passé presque sans accroc. Il n'y a que Willy, le fils invisible de la scène de la famille, qui a fait des siennes. En effet il est représenté dans la pièce par une grosse pierre qu'on lance par terre au moment adéquat avec accompagnement de verre cassé. La scène n'avait pas été construite en prévision d'un tel traitement, aussi la pierre a-t-elle passé au travers et la grande sœur, qui devait apporter son déjeuner au redoutable Willy, a mis son pied dans le trou et disparu sous scène avec son plateau. Grosse émotion dans les coulisses, mais les spectateurs ont simplement cru que Willy avait ménagé une bruyante réception à sa sœur.

Deuxième représentation à 19 h 30, puis ce soir.

## **Düsseldorf**

Mardi soir 19 octobre

Par un matin jaunâtre et secoué de vents, nous quittons Frankfurt. Nous bénéficions d'une permission tout à fait spéciale, celle de visiter le fameux aérodrome, la base du pont aérien de Berlin. Des avions rameutés de toutes les parties du monde sont rassemblés là, pierres flottantes de ce pont titanesque. Chacun fait quatre fois par jour le trajet de Frankfurt à Berlin. Lorsque, toutes les trois minutes, on est assourdi par le grondement d'un décollage, on se trouve placé de façon saisissante en face de la réalité de la guerre idéologique. C'est avec une certaine angoisse qu'on reconnaît que l'effort extraordinaire que représente le pont aérien n'est pas une réponse, ne peut en être une, parce que des milliers d'avions, des milliers de litres d'essence et des tonnes de vivres ne peuvent arrêter l'avance des idées. Certes cela nous fait mieux mesurer pourquoi cela valait la peine d'abandonner notre vie normale et confortable pour cette aventure.

Et nos autocars roulent et roulent. Tout à coup, là-bas, le Rhin, et la Moselle aussi – un peu d'eau de France. Le long du Rhin, ce sont des collines avec de vieilles fortifications, des vignes et encore des vignes, de temps en temps une maison à poutres apparentes quand ce n'est pas un château rococo. Villages et petites villes ont de vieilles rues étroites toutes entortillées. Les magasins arborent des enseignes en fer forgé. Ensuite l'horizon s'élargit de nouveau. Il commence à faire sombre et, à gauche, dans le lointain, les deux bras levés de la cathédrale de

Cologne rêvent devant un ciel jaune et noir.

Quel bonheur d'arriver enfin à Düsseldorf (nous n'avons eu qu'un court arrêt à Siegburg pour une émission à la radio et une tasse de café chaud) et de sentir le sol ferme sous nos pieds. Mais pas pour bien longtemps car, après une réception par le gouvernement au Haus der Landsregierung, on nous embarque tous sur un bateau amarré au bord du Rhin. C'est là que nous prendrons nos repas et qu'une partie d'entre nous dormira. Nous sommes à quatre dans une petite cabine avec deux hublots. Vue assez morne sur une eau jaunâtre et, loin, de l'autre côté, des cheminées d'usines et des maisons détruites. Un deuxième bateau héberge une centaine d'entre nous tandis qu'une cinquantaine ont trouvé asile dans des wagons-lits en gare. Comme dans les autres villes, une partie de la troupe est aussi dispersée dans des familles.

## **Entre Essen et Düsseldorf**

Tard vendredi 22 octobre

Encore une nuit sur la brèche pour arriver à jouer mercredi soir à Essen – 40 kilomètres de Düsseldorf – dans des conditions aussi faciles (hum) qu'à Frankfurt ! Essen, détruite à 92%, reste un centre d'une vitalité étonnante. Essen, huit kilomètres sur deux de murs écroulés et de poutres de fer tordues : ce sont les usines d'armement Krupp.

Dans le bâtiment même où nous sommes en train de préparer les représentations se tient le conseil des mineurs de la Ruhr. Pour eux, nous donnons une matinée spéciale jeudi après-midi. Deux représentations avec un public trépignant d'enthousiasme jeudi à 19 h 30 et ce soir.

Nos autocars mettent régulièrement une demi-heure de trop à faire la navette entre Düsseldorf et Essen parce que nos chauffeurs helvétiques se perdent dans ce fouillis de routes aussi jolies les unes que les autres au milieu de forêts magnifiques : pas du tout l'image que je me faisais de la Ruhr !

## **Düsseldorf**

Dimanche 24 octobre

Et puis, ce fut Wuppertal !

Wuppertal, ville de quatre cent mille habitants à l'entrée d'une vallée de vingt-cinq kilomètres que parcourt un train unique au monde. Cela tient de la ligne de métro aérien, pour laquelle les voies, au lieu d'être sous les wagons, seraient au-dessus. Le résultat étant une chenille suspendue par le dos qui se balade à toute allure au-dessus de la tête des gens ordinaires comme nous, qui ne bénéficions que d'autocars particuliers !

Wuppertal a une forte proportion de jeunes. Un groupe très actif a pris l'initiative de nous faire venir pour un grand meeting de jeunes samedi après-midi. Ils ont constitué un comité d'invitation avec les autorités de la ville, ont réservé le grand théâtre, invité deux mille jeunes. Pour l'occasion, la municipalité a donné vacances à toutes les écoles.

Et voilà comment nous nous sommes retrouvés de 14 à 16 heures devant un auditoire immense et vibrant. Nous avons été présentés par le maire, puis une vingtaine d'entre nous avons parlé, un ou deux représentants de chaque pays. Disant comment nous avons découvert que, peau noire, peau jaune, peau blanche, nous sommes tous les mêmes au fond. Nous avons les mêmes difficultés des deux côtés du Rhin, des deux côté de l'océan. Pourquoi une route trouvée d'un côté ne le serait-elle pas de l'autre ? Yori Mitsui, par exemple, a dit qu'il avait fait du marché noir à Tokio jusqu'à ce qu'il découvre que l'honnêteté absolue était un combat passionnant et que la vie

d'aventure commence lorsqu'on apprend à suivre jour après jour la voix intérieure.

A la sortie, nous avons été littéralement absorbés un à un dans la foule qui attendait. Chacun s'est trouvé au centre d'une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles qui simplement avaient faim, désespérément faim de trouver quelque chose pour quoi il vaille la peine de vivre. Ils voulaient en savoir plus, savoir comment commencer tout de suite, souvent ne posaient même pas de questions, mais demandaient seulement : « encore, encore... » C'était une telle ouverture d'horizon qu'ils ne pouvaient se rassasier. Il faut dire d'ailleurs que notre débit n'était pas très rapide, car il est difficile de retrouver ces mots allemands qui n'ont plus servi depuis les oraux du bac !

Et puis quatre jeunes filles à la fois vous tirent par un pan de manteau : « Je voudrais vous voir seule, juste une minute... » Alors on abandonne tout ce groupe de figures avides de savoir pour que l'une d'elles puisse dire ce qu'il y a profondément en son cœur, et pour découvrir ensemble comment elle peut trouver en elle-même le chemin. Echange d'adresses, un nom de plus sur la liste de lettres à écrire, un nom de plus aussi dans mon cœur. Mais déjà il y a vingt autres visages tendus qui demandent comment prendre leur part dans cette renaissance qu'ils croient maintenant possible pour leur pays.

Il faisait nuit depuis longtemps quand nous avons regagné nos autocars.

Lundi, entre les deux représentations de notre dernière journée à Düsseldorf, je me suis promenée dans la ville avec quelques jeunes filles rencontrées

au théâtre. Nous avons longé un large boulevard qu'elles m'ont dit être le plus beau de la ville et de toute cette partie de l'Allemagne. J'ai regardé autour de moi : il n'y avait pas une seule maison entière. Est-ce donc cela, ce que l'Allemagne a maintenant de plus beau à nous montrer, des ruines dans ses maisons, des ruines à l'intérieur de chacun de ses habitants ? Mais peut-être que n'avoir plus rien, plus rien sur quoi s'appuyer, sera sa chance ?

Sur le trottoir, deux petits garçons, sept ou huit ans, pieds nus, faisaient la « roue » pour gagner quelques pfennigs. Chaque fois qu'ils en avaient assez, ils entraient dans un café acheter un sandwich. Mes amies m'ont dit qu'ils passaient là toutes leurs journées, arrivant tôt le matin et repartant bien après la nuit. Ils habitent une cave dans un quartier complètement détruit, de l'autre côté du Rhin. Le café devant lequel ils se produisaient était tout illuminé et plein de monde. Quand la porte s'ouvrait, on entendait un orchestre de jazz. Elles m'ont dit que la veille au soir le propriétaire s'était pendu parce qu'il faisait du marché noir et allait être arrêté.

Enfants abandonnés, marché noir, souffrances qui étouffent sous des flots de musique, c'est en pensant à cela que nous allions donner notre dernière représentation en Allemagne, mais aussi avec les derniers mots du « chant allemand » toujours plébiscité par le public : des cœurs nouveaux, des hommes nouveaux, tout peut changer. Et pour cette dernière soirée, le ministre-président Karl Arnold et sa femme sont venus nous rejoindre pendant la préparation de la pièce, assis avec nous sur des

caisses dans les coulisses. Nous étions si heureux de les avoir parmi nous. Ils nous ont merveilleusement accueillis dans leur ville malgré toutes les difficultés auxquelles ils ont dû faire face, spécialement pour le ravitaillement. Vraiment nous n'avons manqué de rien.

## **La Haye**

Mercredi 27 octobre

Pour la dernière fois, nous avons emballé costumes et accessoires et les camions ont embarqué les décors. Il était 2 heures quand nous avons regagné notre bateau et quand je me suis forcée à mettre mon réveil sur 5 h 30 – mais je l'avais promis ! Promis à Claire, une jeune Allemande rencontrée à Wuppertal. Elle voulait encore parler, avant notre départ. Le soir même du meeting, elle avait parlé à sa mère, avait été honnête avec elle sur bien des choses et demandé son aide pour changer de cap.

Mardi matin, à l'entrée du bateau, nous avons parlé de sa famille, de son lycée. Puis nous nous sommes tues pour écouter ensemble et chercher le plan simple que Dieu avait pour elle, pour sa famille, ses amies. Elle était tellement bouleversée qu'elle m'a passé sa feuille de papier pour que je la lise moi-même parce qu'elle n'y arrivait pas. Avant de partir pour son lycée, elle m'a donné la petite croix en argent qu'elle portait au cou. Du coup, les larmes étaient autant de mon côté que du sien !

Un peu plus tard, nous nous retrouvions tous au bord du Rhin. M. et Mme Arnold étaient là, pataugeant dans la boue, sous une pluie persistante, avec une foule de nos nouveaux amis. Il y avait là, à nous dire au revoir, une cinquantaine des nôtres qui avaient décidé de rester en Allemagne pour continuer ce que nous avions commencé ensemble.

Nos autocars nous ont emmenés vers la Hollande. Quand nous sommes arrivés dans une de ces maisons si accueillantes, confortables, chaudes et

gaies, nous n'avons pas compris tout de suite pourquoi nous nous sentions étrangers et comme perdus. Mais oui, j'avais le « Heimweh » tout simplement et mon cœur était bel et bien resté sur ce quai triste au bord du Rhin, avec les Allemands.

C'était une situation absolument nouvelle pour moi. Jamais je n'aurais pensé que je pourrais une fois réellement aimer l'Allemagne, aimer les Allemands – d'ailleurs je ne le voulais pas. Et voilà que j'étais devenue différente. Ce changement que naïvement je voulais apporter à l'Allemagne, c'est en moi qu'il s'était passé.

La collection **CAUX DOC** de Caux-Edition réunit des documents d'archives qui concernent le centre de Caux, le *Réarmement moral* et *Initiatives et Changement*.

Autres titres de la collection :

**Daniel Dommel**, Cyprus 1959-1960, 28 p.

**Keld Jorgensen**, Denmark 1938-1955, 56 p.

**Philippe Mottu**, Caux est l'endroit, 28 p.

**Charles Piguet**, Liberté pour le Zaïre, 96 p.

**Charles Piguet**, Freedom for Africa, 92 p.

**Grigory Pomerants**,

The spiritual movement from the West, 96 p.

À paraître fin 2004 :

**Jacqueline Piguet**,

En Inde avec Frank Buchman 1952-1953, env. 150 p

Jacqueline Koechlin a retrouvé dans les archives familiales les lettres qu'elle écrivit en traversant l'Allemagne en ruines avec un groupe de jeunes de différents pays. Ces lettres sont publiées aujourd'hui car, avec le recul, elles apportent un témoignage émouvant sur le chemin parcouru par les anciens ennemis et en premier lieu par elle-même et par ses compagnons.